



ÉDITIONS
DES GRANDS
CHAMPS

Laure Belhassen

FEMMES ANIMALES

Bestiaire métaphorique

Nouvelle disponibilité au 3 octobre 2023

144 pages, 14 euros

105 x 150 mm, environ 70 illustrations n&b

ISBN : 978-2-9574223-4-0

- nouveau tirage enrichi de cinq entrées (la dragonne, la maquerelle, la cigale, l'écureuil et la chamelle), de cartes géographiques et d'un planisphère céleste.
- une recension des métaphores dont se sont vues affublées les femelles humaines à travers les âges et les continents
- un style piquant
- une iconographie étonnante, puisant aux origines de l'illustration naturaliste

Nue ou soyeusement poilue, arborant plumes ou crinières, sabots, griffes ou pattes de velours, délicate ou urticante... à en croire ses multiples représentations, la femme serait versatile. Si les métaphores animales abondent pour la désigner, elles semblent aussi inusables et finissent par composer une jungle folle où règne une ménagerie aussi chamarrée que fantasmée.

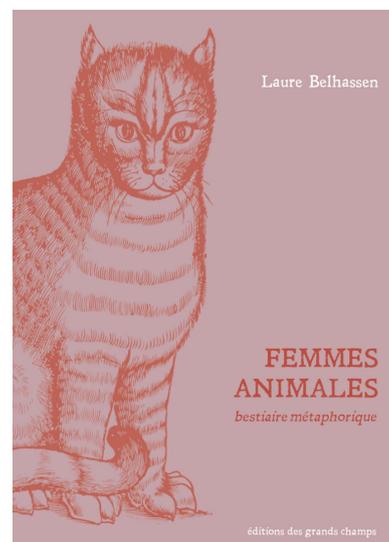
Convoquant les sources classiques aussi bien que la culture populaire, Laure Belhassen s'est penchée sur les plus significatives d'entre elles. Quelques lignes lui suffisent pour cerner chacune de ces 55 femmes animales, lesquelles se partagent inconstance, perversité, glotonnerie ou encore vanité. Car, remarque l'auteur, « l'expression du mépris semble être la plus grande préoccupation de la métaphore ».

Cependant nulle approche théorique ici. S'il semble bien nous tendre un miroir aux sorcières, ce petit livre au ton enlevé et pétillant se feuillette aussi comme un album. L'iconographie, tirée pour l'essentiel d'ouvrages de Conrad Gessner, Ulisse Aldrovandi ou encore Jan Jonston, en est riche et soignée. Elle laisse entrevoir les fondements d'un imaginaire florissant, hérité du bestiaire médiéval.

Femmes animales réactualise ces correspondances qui posent une question majeure de la gent masculine : qui sont-elles ?

En annexe sont proposés quelques outils, aussi indispensables que fantaisistes : outre un addenda sur la langue de la femme et la grammaire de la métaphore, le lecteur trouvera un arbre généalogique, un tableau récapitulatif des principaux défauts féminins et la carte astrale des créatures répertoriées dans ce livre.

Laure Belhassen a coréalisé un documentaire sur la pratique féminine de la boxe (Not Only Men) et un film institutionnel sur un lactarium parisien. Femmes animales est son premier livre, si l'on excepte ses ouvrages destinés à un public scolaire.



PRESSE

L'ALAMBLOG • 17 octobre 2019

« Métaphore vilaine » par Éric Dussert

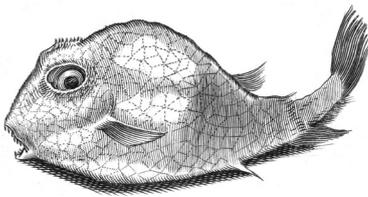
Avec la langue, on chope tout. Mais, dans le même mouvement, tout achoppe, en particulier les faux-semblants. Avec la langue, on dit toujours plus que l'on ne le souhaite, ou beaucoup moins, et c'est pour cela que la langue et son vecteur, les phrases, et la littérature en général, donnent à celles et ceux qui les maîtrisent un ascendant sans nom. En revanche, la langue est terrible pour les apprentis magiciens qui, comme dans la parabole de Goethe tentent d'utiliser les outils du maître. C'est ainsi que sur le sujet du féminisme, puisqu'on va en parler, fatalement, on lit tant de choses convenues, ressassées, recuites, terrassées même par l'innocuité et l'arrogante naïveté de leurs auteur(e)s, qu'on en vient à se méfier des portes ouvertes du langage et des matériaux bouffés aux vers du bois de la langue que l'on reconnaît désormais bien vite. On n'apprend plus aux singesses et singes d'âge les beuahbah. Pendant ce temps que de vaines personnes occupent dans les médias, d'autres et d'autres, évidemment, tirent des coups marquants en prenant l'air de rien.

En quelques mots, paf, la cible.

Il y a donc cela d'inégalitaire dans la vie du langage que certains prétendent faire du bruit avec leur pensée et ne produisent que des borborygmes, épicés, parfois, un peu de fumée, tandis que d'autres pointent en prenant leur temps, et marquent précisément. Laure Belhassen est de celles qui marquent, et pourtant, elle ne dessine pas.

Laure Belhassen aime les mots. Et elle est à l'évidence de celles qui pointent puisqu'il ne lui faut que cent pages pour souligner ce que la langue a de profondément misogyne.

Chapeau !



La femme est à plumes, à crinières, en sabots ou tout en griffe (le livre commence avec les « griffues à poil soyeux »), elle est linotte, bitch ou chatte, bref. on a compris ce que Laure Belhassen nous raconte dans de petits paragraphes d'esprit sautillant et jovial. Provocateur aussi, c'est bien le moins, mais avec un délicieux air de ne pas y toucher.

Pas de thèse donc, juste un plaisant tour au pays des métaphores, d'où il ressort, nous dit la naturaliste, que la femme est toujours comparée à un animal dès lors que l'on souhaite la décrire, ou décrire son état (1). À côté de Klemperer et de ses copains ajoutons donc Belhassen et sa délicate contestation du patriarcat mis en Verbe.

Comme toujours aux éditions des Grands Champs, le livre est admirablement servi, agréable en main et très fourni en très belles illustrations sorties de Gessner, Aldrovandi ou Jonston.

Le parfait cadeau à se faire.

MÉDIAPART / EN ATTENDANT NADEAU •

23 octobre/ 5 novembre 2019 - n°88

« Des belles et des bêtes » par Cécile Dutheil

C'est un précieux bréviaire, brillant d'humour et d'intelligence. De petit format et intitulé *Femme animales – Bestiaire métaphorique*, il est signé Laure Belhassen, dont c'est le premier livre publié.

Qu'est-ce donc ce bestiaire ? Un dictionnaire qui recense tous les noms d'animaux (et d'oiseaux) dont les femmes sont affublées depuis la nuit des temps et en tous lieux. Facétieuse, l'auteure classe ces noms en dix catégories apparemment farfelues, mais en vérité très sérieuses : « Les griffues à poils soyeux », « Celles qui ont des plumes », « Celles qui piquent et sucent »... Lesquelles catégories dévoilent le fabuleux éventail de tous ces animaux auxquelles, nous, ambassadrices du sexe faible, sommes comparées : panthère, lionne, grue, truie, vache, poule, teigne...

Vous riez ? Vous avez raison parce que le livre irradie d'un esprit délicieux et libérateur. Vous riez jaune ? Vous auriez tort parce qu'il révèle entre les lignes une subtilité qui vaut tous les anathèmes convenus et les thèses les plus pesantes. Il est vrai que le livre de Laure Belhassen révèle un monde sexué, plutôt que genré. Voyez le tableau qui figure dans les annexes et résume les « principaux défauts associés aux femmes » derrière ces noms d'animaux : vénalité, glotonnerie, voracité sexuelle, laideur, surpoids... Tout ce qui se voit, se touche, se sent, se palpe, se devine et se pénètre a la part belle. La chose sexuelle est très présente. La prostituée a droit à une variété de qualificatifs animaliers vertigineuse. Le regard des hommes est cru, apparemment dominant, et leur verdict est cruel.

Serait-ce que Laure Belhassen endosse ce regard ? Loin de là. L'air de rien, elle le sape à la racine. Sous sa plume, chaque entrée donne lieu à une définition unique où se croisent littérature, étymologie, analyse et goût de l'ailleurs. Chaque cartel de texte est concis, enlevé, resserré, mais voluptueux. L'auteur n'oublie rien, ni les sens qu'un même nom revêt dans la langue arabe, la langue hébraïque ou la langue danoise. Ni l'histoire quand elle rappelle qui étaient les grisettes et ce que sont les fauvettes grisettes. Ni le continent africain quand elle intègre un proverbe nigérien qui égale celui d'un paysan normand. Ni l'époque quand elle étrille délicatement la paresse des rappers francophones usant du mot bitch (la chienne) : « Si la poétique rap est bornée à ce seul animal, c'est qu'il fait office de caution dans un milieu où l'hétérosexualité est le premier des commandements. On sait bien que les rappers ne sont pas très *gay friendly* », écrit-elle. Il faut beaucoup de sagacité pour arriver à se moquer de nos temps modernes avec autant de bienveillance.

Le regard de Laure Belhassen est à la fois perçant et décalé. Elle est observatrice. Elle ne regrette pas. Elle ne condamne pas le présent pour pleurer le passé. Elle dégage des permanences et des invariants en repérant les subtiles métamorphoses d'une image ou d'un signe. Elle file les

métaphores et les épuise, ou alors repère le moment où la métaphore s'épuise d'elle-même. Elle révèle une sensibilité très aigüe aux mots, leurs nuances, leurs inflexions et leurs mues à travers le temps et l'espace. Son ton est libre et pince-sans-rire – c'est un plaisir.

Laure Belhassen aime la cuisine et enseigne le français aux étrangers. Il fallait s'y attendre, car sa sensibilité au lexique et à la syntaxe est manifeste, et son goût de l'étrange et du piquant l'est autant. Les citations, les emprunts et les exemples sur lesquels elle s'appuie appartiennent à des registres aux antipodes. Ses définitions enchaînent les ruptures de ton et d'époque. Pline l'Ancien croise Gérard de Villiers, Sémonide d'Amorgos côtoie Reiser, Francis Ponge et quelques anonymes. On devine derrière ce cabinet de curiosités une femme de lettres qui préfère le rire à l'indignation. L'exercice demande de l'élégance et du savoir.

L'originalité de ce bestiaire est soulignée par les illustrations qui l'accompagnent : exclusivement des gravures en noir et blanc empruntées aux plus grands artistes et naturalistes des siècles précédents. Elles ajoutent évidemment une dimension esthétique au texte, mais elles font plus : elles l'agrandissent et l'universalisent, elles le tirent à la fois vers la science et vers la fantaisie. Cette complémentarité entre les mots et les images ne doit rien au hasard : le livre est édité par les éditions des Grands Champs, une maison indépendante, créée en 2012, dont le premier ouvrage était la réédition de la *Vie privée et publique des animaux* illustrée par Grandville, et le deuxième, la réédition de *Clairs de lune et autres textes* de Camille Flammarion. À tous ceux qui sont avides de lectures hors des sentiers battus, qui préfèrent la rentrée *off* à la rentrée *in*, ce petit livre fera les délices des esprits indépendants, car on s'y amuse beaucoup, sans amertume ni animosité. Il rappelle que l'édition est une entreprise artisanale dont la gratuité est essentielle à notre survie.

LA NOUVELLE QUINZAINE LITTÉRAIRE •

31 décembre 2019 - n° 1222

« *Animales* » par Eddie Breuil

Des éditeurs tentent régulièrement le difficile pari de reprendre des ouvrages naturalistes ou plus généralement scientifiques dans l'optique de les dépayser, de les considérer avec un regard curieux. Les éditions des Grands Champs avaient ainsi permis de relire les *Clairs de lune* de Camille Flammarion ou *Vie privée et publique des animaux* sous la direction de Pierre-Jules Hetzel. L'émerveillement face à la nature était l'objectif de ces vulgarisateurs du XIX^e siècle. Et notre œil contemporain double cet émerveillement, à cause du dépaysement, de la distance chronologique qui nous sépare de ces publications.

Avec ses *Femmes animales*, Laure Belhassen renverse l'approche : elle compose avec le regard d'un naturaliste la faune linguistique que nous avons constituée et qui nous

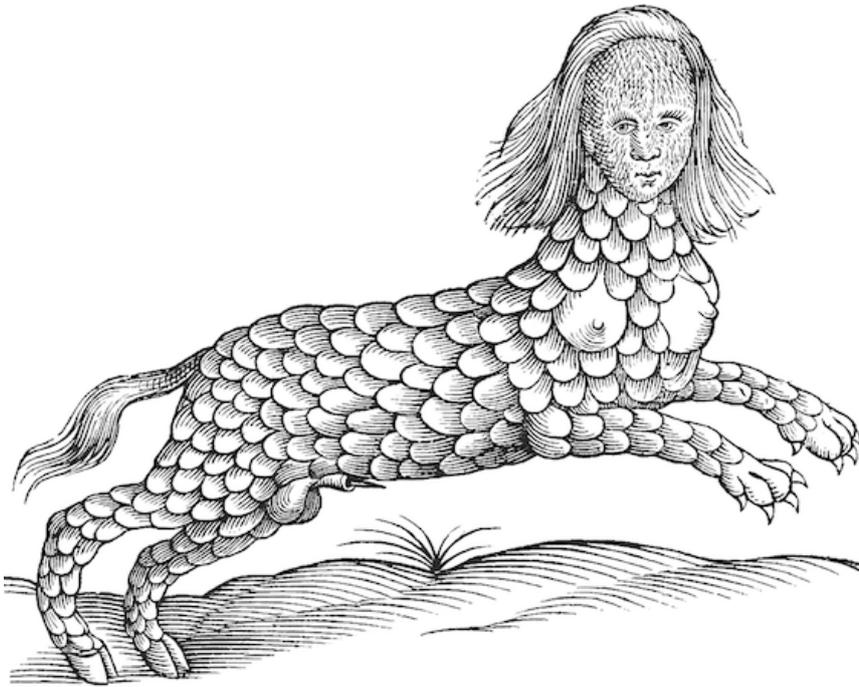


est désormais familière. Ce n'est plus une autre époque que nous observons avec un regard scientifique, mais la nôtre. Et notre capacité à faire proliférer un vocabulaire dépréciatif pour évoquer la femme. Tout l'ouvrage joue sur une double lecture : la première, littérale, autorisée par le style neutre, objectif, bref naturaliste ; et l'autre, allégorique, imposant le parallèle entre l'animal décrit et la femme. Cette seconde lecture se rappelle systématiquement à notre possible lecture naïve et, sans être directive, évoque la réalité cruelle de ce patrimoine linguistique.

L'ouvrage, tout le contraire de bavard, se lit par brèves notices à l'humour piquant. La voix de Laure Belhassen s'entend souvent, avec une tonalité non revancharde, mais ironique. Elle ne suit pas de longues argumentations pour convaincre de la misogynie profonde de certaines formulations a priori anodines, voire affectives, mais se contente d'un mot, d'une citation du canon littéraire (Pline, Perrault, Huysmans, Flaubert, Cendrars, Zola...) ou d'une expression ordinaire dans une langue étrangère. L'ouvrage se lit vite, mais l'on s'arrête souvent, tant il y a à lire entre les lignes.

Dès les titres des parties, l'ambivalence s'impose : « Celles qui ont des plumes » ; « Celles qui peinent à trouver chaussure à leur pied » ; « Celles qui piquent et sucent »... Après avoir dressé les caractéristiques physiques et morales de chaque espèce, on nous rappelle comment l'on « dresse » la bête. Le glissement est parfois radical, définitif. Ainsi, la fourmi « nettoie, frotte, brosse, récuré, range, trie, ravaude, repasse, gratte, dégraisse, désosse, cisaille, découpe, hache, taillade puis ficelle... »

La métaphore animalière dont nous usons est paradoxalement cloisonnée, on s'en doute, au domaine sexuel : « [L'action de la tique] finit par incommoder et l'on se résout à s'en débarrasser. Il faut alors agir avec délicatesse et lui demander poliment de desserrer les dents. » La belette est « libertine à l'excès », « elle aime les caresses, le repos et le sommeil. Manger, être caressée et dormir... tout un programme. » Et l'explication nous est donnée sur les décharges de la méduse : « Comment pourrait-elle dire autrement qu'elle n'aime pas qu'on la tripote ? »



Pour parfaire la ressemblance avec un ouvrage naturaliste, les annexes proposent « La langue des femmes » (une série de verbes associés au mode conversationnel de la femme : jacasser, piailler, glousser, etc.), un « Arbre généalogique » et un « Tableau des principaux défauts associés aux femmes ». Quelques remarques linguistiques enfin : « Combinée avec un pronom possessif et éventuellement avec un adjectif, la métaphore se transforme par enchantement en formule affectueuse : mon petit lapin, ma petite poule, ou encore ma bichette, ma petite poulette. L'ajout du célèbre diminutif -ette est une astuce supplémentaire pour renforcer la portée sentimentale de la formule. »

Finalement, plus qu'un cheminement à travers les espèces féminines, ce bestiaire est une étude du langage d'une espèce : l'homme.

L'HUMANITÉ • 12 décembre 2019

« Bestiaire féminin, entre clichés et fantasmes » par Sophie Joubert

Quelle femme n'a jamais été surnommée « ma souris », « ma puce » ou « ma colombe » (on notera au passage l'emploi de l'adjectif possessif) ? Si elles sont parfois affectueuses, les métaphores animalières accolées au genre féminin sont bien souvent synonymes d'insultes ou associées à des défauts. On vous traite de pie ? Vous êtes bavarde. De baleine ? Vous êtes obèse. De hyène ? Vous êtes laide, sournoise et féroce. Recensant avec humour cinquante-cinq noms de femelles d'animaux à poils, à plumes ou à écailles, Laure Belhassen établit un réjouissant bestiaire qui puise autour du monde dans la culture populaire ou savante. De la panthère dont le « magnétisme érotique » fait des ravages dans la série noire à la fourmi industrielle, convoquée par Italo Svevo pour qualifier l'épouse de Zeno, ce petit livre drôle et érudit, illustré par des dessins de Cuvier, Brueghel ou Geoffroy Saint-Hilaire, invite à réfléchir sur la représentation des femmes dans l'art et la littérature et à déconstruire un imaginaire stéréotypé.

AXELLE • Hors-série janvier-février 2021

« Animales, le mot ne fait pas la femme », par Vanessa D'Hooghe et Marion Sellenet

Dans la philosophie dominante occidentale, humanité et animalité ont été construites en miroir. [...] Dans son livre *Femmes animales. Bestiaire métaphorique* (Grands Champs 2019), Laure Belhassen nous propose une plongée dans l'étendue de ce champ lexical, qui n'a pas son équivalent masculin. Avec poésie et impertinence, l'auteure classe les noms d'animaux en catégories parmi lesquelles on retrouve des animaux à poils, à plumes, des animaux marins ou encore des nuisibles : si la (petite) puce est un mot affectueux, la punaise désigne une femme à la méchanceté piquante. Une fois les termes alignés, on se rend compte que l'animalisation vise toujours les mêmes thèmes : la maternité (la louve), la conjugalité (la poule), la sexualité « déviante » (la chienne), le manque d'intelligence (la bécasse), le physique (la femme laide est un thon ou une baleine, sa version grossophobe) ou la dangerosité... pour l'homme (la veuve noire, qui tue son partenaire pour ramasser l'héritage). À chaque « défaut » féminin, sa métaphore animalière : le bavardage (la pie), la vénalité (la poule... de luxe, celle qui se fait entretenir), la perfidie (la vipère, la morue ou la vieille chouette sont les équivalents animaliers de la mégère). Seules l'abeille et la fourmi, sobres et travailleuses, sont bonnes à marier, quoiqu'un peu ennuyeuses.

Certains exemples traversent toutes les langues : la vache désigne en français une femme manquant de gentillesse (la peau de vache), en russe une femme à l'embonpoint marqué et dans la langue arabe, la passivité féminine. Ils n'appartiennent pas qu'au passé, notre société crée de nouvelles images : la cougar, femme d'âge mûr qui cherche à séduire des hommes plus jeunes qu'elle, naît en 2009 avec la série télévisée *Cougar Town*. Très populaire, ce terme péjoratif issu de l'anglais entre au dictionnaire dès 2012. Comme quoi, la langue française n'est pas toujours lente à se moderniser. [...]